

# ***La Mosquée de mon voisin de Philippe Baron***

REGARD de Thibault Fleuret ...

Philippe Baron est un cinéaste de désirs. Désir d'arpenter le monde - avec notamment une plongée saisissante au cœur du siège de Sarajevo lors de la guerre de Bosnie dans le film collectif

*Chaque Jour à Sarajevo* en 1994 ; désir de capter ces petits riens et ces grands tous qui le constituent - un arbre est coupé et tout est déforesté, toujours à Sarajevo ; désir de rendre compte d'une humanité toujours bouleversante. Et *La Mosquée de mon voisin*, dernier long projet en date, s'inscrit naturellement dans ces trajectoires.

Le réalisateur vit à Rennes mais il sait qu'il n'a pas couvert toute la géographie de la ville. Le monde est immense et même une petite échelle peut s'avérer vertigineuse. C'est tout l'intérêt de l'introduction du film, d'une belle clarté, qui joue avec les clichés de la capitale bretonne (Jean Nouvel et le Parlement de Bretagne, modernité revendiquée et passé assumée, comme deux figures tutélaires) pour mieux faire ressortir une impression de voyage et d'Ailleurs.

D'Ailleurs, il en est effectivement question et la caméra, sujette à des travellings et des ellipses urbaines en est le premier vecteur. Cette proposition, primordiale dans la représentation d'une trajectoire qu'elle soit physique ou mentale - cela a son importance (dans un genre différent, Jim Jarmusch l'utilise très bien pour célébrer le délabrement) -, nous invite donc à la découverte.

Direction la ZUP Sud rennaise comme le revendique le rappeur ABD, l'un des rares artistes à donner une visibilité à ces quartiers, loin d'une vision éculée et/ou romantique que les images donnent souvent de Rennes. Dès le départ, *La Mosquée de mon voisin* a déjà atteint son but. Celui d'aller à la rencontre de.

Ce travail engage, également, une démarche intime, un questionnement personnel et donc un travail mental. N'ayant jamais peur de se livrer - sa récente *Lettre d'un bigorneau à un ami* réalisée pendant le confinement du printemps 2020 en étant une preuve éclatante tandis qu'une voix-off utilisant le « Je » est totalement assumée -, Philippe Baron sait que la découverte peut passer par du doute, de la réticence voire de la peur. Et de conclure, définitif : « *Je ne connais rien.* » Il est alors temps que la fenêtre sur le monde, maxime souvent consacrée au cinéma, se dégage.

En ne connaissant rien, il va, dès lors, falloir tout découvrir. Et le film ne va rien occulter. Prenant pour leitmotiv la construction du Centre Culturel Islamique Philippe Grenier, le cinéaste va s'interroger et les réponses seront sans équivoque. Cette parole libre est, bien entendu, la marque du contrat de confiance tissé entre

interlocuteurs. Dispositif central du cinéma documentaire, l'entretien n'est, ici, même pas coupé. On entend littéralement Philippe Baron poser ses questions comme s'il y avait une volonté de ne réellement rien cacher. Cette forme que l'on pourrait croire maladroite est, en fait, essentielle. Elle permet aux différents discours de s'habiller d'une clarté peut être nécessaire à l'heure d'une appréhension voire d'une stigmatisation de la population et musulmane et des quartiers dits « sensibles ».

A partir de là, l'humanité ne peut que ressortir. Il est, en effet, poignant de voir cet architecte délaissé son projet initial ; il est, en effet, poignant de voir une solidarité s'installer ; il est, en effet, poignant de voir des personnes sourire. Car *La Mosquée de mon voisin*, au final, ne capte que cela.

Exit les problématiques – aussi prégnantes soient-elles. Place à des femmes et des hommes qui ne rêvent que de peu de choses. De la convivialité. Du partage. Et du respect. Construire un bâtiment, c'est, ici, (re)construire une communauté. Solidifiée, elle retrouve, ainsi, sa dignité. Ouvrir une porte, c'est, finalement, s'ouvrir aux autres. Et c'est bien ce que le spectateur fait au sortir du film.

*La Mosquée de mon voisin* est une découverte. Découverte d'un espace à la fois général et précis ; découverte d'habitantes et d'habitants voulant maîtriser leurs désirs – on y revient - et leurs projets. Un film qui fait du bien.